

### 13. Les Loupiots

Il est incontestable que l'intrusion de Simon dans leur vie fut un facteur important dans le renforcement du lien fraternel qui unissait les loupiots. La solidarité dont ils faisaient preuve les uns envers les autres comptait beaucoup dans la mauvaise impression que leur mère donnait d'eux. Celle-ci se traduisait par des expressions courantes et négatives telles que : “ Ils s'entendent comme larrons en foire ! ”, “ ils sont comme cul et chemise ! ” ou encore : “ je vais en prendre un pour taper sur les autres ! ” etc...

L'aîné s'appelait Marcel et le second Balthazar. Quant au dernier, celui qui bava sur sa mère devant la page des profiteroles, il devint grand et balèze ce qui lui permit d'encaisser les gifles que lui décernait sa mère lorsqu'il répondait avec insolence qu'il n'aimait pas qu'on l'appelât Gros-Lard.

Il s'appelait en réalité Agricol, prénom qui lui tomba dessus sous le prétexte que c'était celui du grand-père du mari. Comme ce prénom lui sembla parfaitement ridicule et inapproprié elle accepta qu'il en fût handicapé et on le baptisa ainsi.

C'est lui qu'on retrouva gavé de boules de naphthaline, un jour où sa mère, qui l'avait oublié dans le placard à balais où elle l'avait relégué, le découvrit par inadvertance en poussant un soupir excédé, “ il ne manquait plus que ça ! ”.

Il n'en mourut pas car on peut dire qu'elle lui sauva la vie : le médecin qu'elle avait prévenu lui ayant recommandé de le maintenir éveillé en lui mettant quelques calottes, elle lui administra cette prescription jusqu'à l'overdose, ce qui lui fit plus de bien à elle qu'à lui.

C'est pourquoi, à la suite de cet événement, le médecin fut persuadé que l'intoxication à la naphthaline donnait les joues bleues. Ainsi que les fesses !

Pour couper court aux interrogations qui ne manquèrent pas dans son entourage, elle fit courir la légende que c'était la goinfrerie d'Agricol qui avait failli le tuer.

Quant à elle, elle resta célèbre par cette odeur de naphte qui ne la quitta plus et à laquelle elle s'accoutuma. Elle ne sut jamais que cela venait de ce que les deux aînés, depuis ce jour, bourraient son linge, ses draps et ses ourlets de comprimés d'antimite, comme d'autres y mettent des sachets de lavande.

Les Loupiots avaient appris à cacher leurs émotions comme d'autres leur mauvaise odeur. Ils s'étaient accoutumés à ricaner aux histoires affligeantes et aux chansons désolantes de Théodore Botrel que leur mère leur infligeait sans autre but que de les faire chialer.

Ils avaient aussi appris à cacher leurs douleurs : il était inutile d'ajouter le sarcasme pour l'écorchure à l'engueulade pour l'accroc. Ainsi l'aîné, qui avait dû se “ goinfrer comme un porc ”, préféra masquer pendant plusieurs jours sa nausée et sa fièvre jusqu'au coma dans lequel le plongea la péritonite qui faillit l'emporter.

Cet état de faiblesse que sa mère ridiculisait encore alors qu'il était objectivement à l'article de la mort, (“ ça l'apprendra ... il fait moins le malin ! Pleure, tu pisseras moins ! ”), lui faisait toujours honte. Il en ricanerait encore avec gêne quand ses frères évoqueraient l'évènement bien des années plus tard.

Un jour, le second, Balthazar, fut puni par sa maîtresse. C'était, s'en étonnera-t-on, à l'occasion d'une fête des mères. La maîtresse, sans doute sollicitée par sa hiérarchie et la Caisse Locale d'Allocations Familiales, s'était mise en tête de formaliser l'évènement. Chacun était tenu d'exécuter un portrait de sa maman chérie et de joindre son œuvre à celle des autres afin de produire une réalisation collective qui serait sanctionnée par une fête scolaire où les mamans seraient convoquées.

Le produit de ses efforts, où il avait mis pourtant tout son cœur, fut jugé injurieux par la maîtresse, voire provocateur, en tout cas faisant preuve d'un mauvais esprit qui se mettait en travers de la politique de la Famille que celle-ci était sensée promouvoir dans

son enseignement.

Pourtant il avait dessiné sa mère comme il pensait qu'elle aurait voulu qu'on la représentât. Ou telle qu'on aurait voulu qu'il la vît. Il avait cru être un bon fils en montrant à tous comme elle était : terrible ! Le résultat faisait frémir.

Lorsque vous êtes attaqué par des chiens, soit vous vous défendez et cela les rend fous de rage, soit vous essayez de les calmer et cela les rend fous furieux. Le second des loupiots était plutôt d'un tempérament à ne pas se rebiffer pour avoir la paix et devant sa mère qu'on avait convoquée il reconnut s'être complu dans la caricature. Il lui en cuisit pendant des années.

Ils apprirent aussi très tôt que l'amour est une pavane grotesque et les amoureux de ridicules imbéciles. Surtout les mâles, humains ou animaux. Il suffisait que leur promenade les menât à croiser dans les parages d'un rut agricole et rien ne manquait au mâle de la part de leur mère. De fait, celui-ci, soudain encombré de son membre, paraissait atteindre au sommet du ridicule. Que ce soit un pigeon caracoulant, un taureau mugissant, un paon léonant (léon ! crie le paon), un coq faisan faisant le coq, c'était à chaque fois le même verdict : “ Doux Jésus qu'il a l'air niais ! ”.

Si on apprenait qu'un accident avait décimé une famille entière sauf le père, on avait droit à “ Évidemment, les types s'en tirent toujours ! ”. Le père qui ne la ramenait jamais se taisait encore plus, comme s'il avait renoncé à l'envoyer bouler, elle et ses reproches qui lui étaient indirectement adressés.

Une scène qui était sensée les faire rire mais qui les glaçait, c'était lorsque la mère contrefaisait telle ou telle jeune femme qu'elle soupçonnait d'être tombée amoureuse, d'un minable évidemment : les yeux papillonnants comme ceux d'une biche de Walt Disney et la bouche en cul de poule.

Pour finir, l'image qu'ils avaient de l'amour et qu'elle leur avait fourrée dans le crâne, était celle d'un couple de chiens penauds,

soudés par la copulation. Un lien honteux et douloureux imposé par le mâle et chacun tirant de son côté. La faute à qui ?

Vous l'aurez compris, ce qui occupait ces trois-là dans leurs vies déplorables, c'était la haine qu'ils avaient de Simon qu'ils tenaient pour responsable du détournement à son profit exclusif du tendre intérêt qu'aurait dû leur porter leur mère, de cette disette de tendresse qui les avait fait chercher, et trouver, une cause première à leur malheur même si, objectivement, comme je l'ai montré, celui-ci était antérieur à l'advenue de Simon dans leur vie.

Cette haine prit diverses formes et eut, comme dernier avatar, ce procès qui traîna jusqu'à la mort du père dans laquelle elle sembla disparaître comme un oued dans le sable du désert.

Puis Marcel devint chef de rayon principal dans la quincaillerie qu'avait héritée Simon de son oncle. Il ne se permit jamais d'exercer ses compétences manuelles et techniques, qui cependant étaient grandes, dans autre chose que les conseils éclairés qu'il donnait aux bricoleurs. Et pourtant, comme dit l'autre, s'il l'avait voulu !...

Balthazar ne fit jamais rien de son diplôme de topographie mais traîna un peu comme aide photographe dans le journal qu'avait créé Simon puis il disparut un jour de la circulation après s'être remis d'un saut en parachute sans parachute, comme vous le verrez plus loin, ce qui n'est pas si fréquent. Il partit dans le BTP ou pour une agence de presse. En tout cas, il était parti loin.

Quant à Agricola, enfin, il devint assistant ordonnateur aux Pompes Funèbres Générales, ce qui était une façon, en quelque sorte, de prévenir les désirs de sa mère.

Tout étant rentré dans l'ordre, la Sous-Préfecture respira. Cela devint même un cas d'école puisque, à chaque querelle intestine qui remuait la communauté, on disait : “ allons, cela va bien s'arranger, regardez les cousins de Simon, c'était bien pire que vos histoires et voyez comme ils s'aiment ! .

Ça, pour s'aimer, on peut dire qu'ils s'aimaient. On peut même dire que la fille de Simon, Ariane, avait quasiment été élevée avec les deux chenapans qu'avaient perpétrés l'aîné, Marcel, et Agricol, le dernier. Balthazar, lui, avait disparu et par conséquent ne faisait plus parler personne.

Même la maison du lac, qui avait été la pomme de discorde entre les Loupiots et Simon, avait servi à resserrer les liens puisque toute cette nouvelle génération s'y retrouvait pendant les congés scolaires et courait en chaussettes dans les couloirs cirés tandis que la mère d'Ariane, l'épouse de Simon, préparait les crêpes dont ils allaient venir se gaver, encore transpirants de leurs jeux.

Puis les jeux avaient changé, on avait troqué les skis en bois contre les mêmes en fibre de carbone, puis contre des monoskis et on y revenait l'été car le massif des Grandes Dalles, au-dessus du Lac Malure, s'était révélé être une base de départ acceptable pour des vols de parapentes et de deltaplanes.

Tout baignait, donc, même si de l'avis des deltaplaneurs, le Lac Malure vu d'en bas n'avait rien à envier au Lac Malure vu d'en haut. C'était le même œil noir, vide et sans fond, dans lequel j'avais plongé mon regard le jour même où j'avais rencontré Ariane.